
rbl

la revue
de belles-lettres

2024, I

poètes d'ukraine,
du bélarus et de russie

jean-claude caër

pierrine poget

traduire les *journées*
de séféris

Lectures

Edmond-Henri Crisinel, Ludovic Degroote,
Denise Mützenber, Esther Tellermann,
Galina Rymbu, Frédéric Wandelère

Alectone

Edmond-Henri Crisinel
Postface de Daniel Maggetti
(Éditions Allia, Paris, 2024)

Merci à Allia! Dans ses heureux petits formats, l'éditeur des raretés choisies nous rend l'un des plus justes et des plus poétiques récits de la folie en langue française.

La Suisse romande n'a jamais oublié Crisinel (1897-1948), auteur de peu d'ouvrages, certes (bien truffées de documents, articles et études, ses précédentes *Œuvres* pesaient moins de 200 pages), mais dont la valeur est réelle. Il lui a manqué jusqu'ici d'être rendu visible en France – à l'exception de l'anthologie, un peu plus confidentielle, donnée par Marguerite Waknine en 2019.

Quand le poète met un terme à sa vie lors de sa troisième hospitalisation psychiatrique, il n'a publié que deux recueils – l'un en vers, *Le Veilleur*, l'autre en prose, *Alectone*. Et le second mérite une attention véritable.

Dans sa postface, Daniel Maggetti rappelle l'opinion d'Edmond Jaloux, qui inscrivait Crisinel dans la lignée de Nerval; excellent prétexte pour situer notre auteur. Car à l'époque, l'idée de cette filiation avait divisé. Ainsi Albert Béguin avait-il protesté, voyant bien plus la marque de Valéry dans le classicisme de ces vers. Et chacun d'y aller de sa petite observation.

Reconnaissons un caractère très formel à l'œuvre versifiée – dont le poème le plus fameux, «Le veilleur», en strophes décasyllabiques, pouvait bien rappeler «Le cimetière marin». Mais ce n'est pas ce choix de registre, ni d'ailleurs la maîtrise technique qu'il y montre, qui fait la valeur de Crisinel: c'est qu'il a su l'exercer en dépit d'une condition psychique le rendant décidément fragile, dépressif, proprement paranoïaque et violemment malmené par l'angoisse; plus encore, qu'il a su en user pour nous rendre, insidieuse et authentique, l'expérience de ce détachement du réel.

Ce chat qui miaule, au-dessus de ma chambre. Enfermé, affamé peut-être, il marche à pas de velours, s'arrête pour appeler, puis reprend sa ronde. Chacun de ses pas s'imprime dans mon cerveau: sensation de la patte, tiède et molle. Il me semblait le voir: un chat très grand, plus grand que nature, un chat qui n'existe pas. Ce matin, dans le miroir, mon visage a les traits du félin démoniaque.

Il n'y a pas de chat, me dit-on.

Sans grande rhétorique, comme la simple notation d'événements qui ne sauraient être et sont pourtant, ces fragments composent le récit quotidien de l'égaré. Cette simplicité est terrible: elle signale que la folie n'est pas artifice.

On ne peut que se réjouir de cette parution, vrai livre de poche, léger et solide, qui emmène l'une des plus belles œuvres romanes en de nombreuses promenades. Et l'on s'impatiente d'une édition critique complète; comme un signe, les fac-similés reproduits en ouverture nous offrent déjà une variante s'écartant du texte final. On attend le volume qui nous donnera « tout Crisinel » en de petites *Œuvres érudites*.

Jonathan Wenger

Le Début des pieds suivi de Ventre

Ludovic Degroote

(Éditions Unes, Nice, 2023)

Avec *Le Début des pieds*, reparu dernièrement aux Éditions Unes, publié à l'origine en 2010 aux Éditions Atelier La Feugraie, Ludovic Degroote entreprend un retour en soi-même, une installation au plus de près du corps. « [L]a vie vous vient par le dedans » (p. 27), écrit-il, avant d'ajouter: « quelles que soient les circonstances on ne descend pas plus bas que soi » (p. 31). Il n'empêche que la démarche reconfigure le rapport à soi-même et déstabilise le rapport à l'extérieur: « c'est comme si le monde se dérobaît à force que je sois dedans / et cependant si nous nous quittons nous-mêmes, nous le quitterions aussitôt / nous ne pouvons pas mieux faire » (p. 15). Avant de se river aux pieds, le « je » relève les saillies douloureuses des hémorroïdes, la propension du ventre à tout engloutir puis à enfler, et considère sa peau comme une surface-archive – « la peau s'exécute d'elle-même et travaille son archive », « un jour il faudra que j'écrive l'histoire de mes vergetures », p. 44, 41).

En parcourant son corps-mystère à travers ses possibilités et ses limites, Degroote approche l'humain dans sa consistance physique et le revisite sous un angle inédit, en pointant au fond le manque d'emprise que nous avons sur lui. Il critique au passage nos modes de vie éclatés, séparés du monde, s'amuse de la télévision et de ses feuilletons, cet écran qui aplatit le réel jusqu'à l'insensibilisation. Sa sentence: « nous sommes une maladie moderne / c'est devenu tellement difficile de se porter sur un seul objet / on passe à autre chose / on ne sait pas très bien où on en est / ni où ça va / ça n'empêche pas de suivre les dérapages / où on se sentirait bien / d'être un peu en vertige / nous ne sommes que nous-mêmes » (p. 22-23). Il entreprend un geste poétique qui relève autant de l'expulsion que de la dispersion: « pour tenir dans la durée je m'expulse par fragments / je me vide / demeurer plein m'est impossible / sans ce vertige insupportable du vide / nous nous défaisons de nous-mêmes / comme si cela nous permettait de devenir plus libres » (p. 31). Cette condition corporelle (« nous ne pouvons nous déplacer hors de notre vie de vivant », p. 82) se répercute sur l'écriture qui se scinde en séquences réflexives, autonomes, polysémiques, mais aussi solidaires: « j'écris de façon décousue et par petits bouts sans suivi de rien je ne peux prévoir aucun bord ce n'est pas une liberté c'est une coïncidence » (p. 63); les vers brefs qui alternent avec de petites proses ne cessent de dire cette juxtaposition – « nous sommes à côté / comme à côté du monde » (p. 63).

Si la (dé)marche de Degroote se présente comme une tentative de se confronter aux diverses parties du corps, muettes mais bien présentes, la réflexion sur la condition